

Précarité du hashtag

Monique LaRue

Number 74, Fall 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRue, M. (2018). Précarité du hashtag. *L'Inconvénient*, (74), 24–27.

PRÉCARITÉ DU HASHTAG

Monique LaRue

1

Avec deux amies, depuis quelques années, je lis de la philosophie. Nous nous intéressons particulièrement à la « dernière » philosophie : Nietzsche, Heidegger, Derrida – philosophie occupée à repenser ses propres fondements, comme ceux de la civilisation occidentale. Nous sommes nées au milieu du 20^e siècle, avons été mères, sommes grands-mères. Le début de notre vie sexuelle coïncide avec l'avènement de la pilule contraceptive.

2

À dix-neuf ans, je n'ai pas mesuré l'ampleur du fossé que le pilulier mensuel créait entre moi et les femmes qui ne disposaient pas ou n'avaient jamais disposé de son pouvoir. La science nous a donné une liberté, nous l'avons cueillie sans avoir l'expérience qu'elle nous épargnait de faire. Comme si cette pilule me libérait non seulement de la conception mais du souci de conduire ma vie, j'ai été emportée par la vague – libération sexuelle, révolution tranquille, 68, 69...

Extirpée du boisseau des années cinquante, la sexualité s'est immédiatement ressourcée à l'imaginaire de plaisir, de jouissance, de fantaisie qu'engendrent naturellement les hormones sexuelles et la jeunesse du corps. Au Québec,

notamment, le pied de nez à la revanche des berceaux fut une vacance. Hommes et femmes se sont enfin trouvés au lit seuls et nus et sans autre projet que de « baiser » – le vocabulaire, comme toujours, enregistre à quel point notre univers tranche dès lors avec celui de nos parents, de nos mères du moins.

La dissociation du sexe et de la reproduction n'a depuis cessé de se confirmer, la vision hétérosexuelle de se relativiser, de se marginaliser, et le genre sexuel de se diffracter, de déployer l'arc-en-ciel de sa dispersion. Aujourd'hui, les questionnaires médicaux et Passeport Canada m'offrent de sauter la case H/F si je désire identifier mon genre par un X. La binarité H/F paraît ringarde.

Le contrôle de l'utérus nous a également formatées pour le marché de l'emploi, et notre génération s'est empressée de se présenter aux portes de l'ascenseur social, portée par la démographie de la génération précédente. Dans le meilleur des mondes possibles, les regards se sont tournés, non sans cruauté inconsciente, vers tout ce qui avait tant manqué à nos mères. Et les anciens liens de cause et de conséquence sont tombés aux oubliettes.

3

Dans l'actualité récente, le mouvement #MoiAussi est apparu d'emblée, dans la sphère publique, comme un « moment his-

torique » spécifique. Les femmes ont réussi, pour la première fois de manière claire et efficace, à opposer une fin de non-recevoir au caractère supposément indomptable de la libido mâle. Pour s'extirper du silence dans lequel les maintenait une immémoriale tradition de brutalité physique et psychologique, doublée d'une puissante rhétorique de séduction et de libertinage faisant aussi office de camouflage, elles ont d'instinct eu recours à la violence verbale (« balance ton porc »), à la délation, à la dénonciation, à l'affirmation, à l'accusation, à l'invective. Et les fautifs de lever le camp, d'abandonner fortune et prestige pour se réfugier chez leurs épouses et leurs avocats (et avocates), déboutés non seulement par la parole des femmes mais par la toute-puissance des réseaux sociaux et de l'esprit du temps.

Ce qui est acquis est acquis mais, en tant que moment « historique », #MoiAussi n'aurait pu avoir lieu sans le reconditionnement de l'exercice du langage et du rapport à la vérité que génère sous nos yeux la technologie Twitter. Quand j'ai eu vent de ce qui se passait dans des « sites » que je ne fréquente guère, j'ai éprouvé, de loin, une forte impression de comique, de farce, de grotesque. Ni ma raison ni mon surmoi ne sont arrivés à étouffer ce sentiment du ridicule, lié au contenu et aux détails des révélations rapportées par les journaux, certes, mais aussi à une tension immémoriale que toutes les femmes ont ressentie un jour. Les DSK, Weinstein et autres seigneurs de la communication et de la politique, ramenés à leur plus petit dénominateur commun ! Tariq Ramadan, Gerry Sklavounos, hommes saints, tribuns, moralistes, maîtres du rire, grands professeurs... tous obligés de considérer la parole de minuscules femmes, telle l'inoubliable Alice Paquet, qui n'avait pas le cœur à rire et ne m'a jamais fait rire non plus. Incroyables étaient l'impertinence de cette fin de party, l'impuissance des « mononcles », l'effet de l'arroseur arrosé.

La « génération lyrique » est enfin sevrée. Silence et stupeur laissent hommes et femmes bouche bée, figés dans une génitalité crue. De la splendeur des festivals de cinéma aux arcanes de l'Académie Nobel, l'humanité est de nouveau divisée en deux par la différence sexuelle mais aussi par la binarité de la polémique. On attend le deuxième acte, la balle est dans le camp adverse, il y aura retour de manivelle.

4

La philosophie ne s'occupe pas de la différence sexuelle. « Tout se passe comme si [...] une différence sexuelle n'était pas à hauteur de différence ontologique : aussi négligeable en somme, au regard de la question du sens de l'être, qu'une différence quelconque, une distinction déterminée, un prédicat ontique¹ », dit Jacques Derrida. Pourtant, en analysant de façon serrée, dans le cadre de son travail sur Heidegger, le terme pivot de la philosophie de ce dernier, *Dasein* (être-là), Derrida montre que cette absence du sexe n'est ni un oubli ni un mépris, mais une volonté de penser l'humain dans sa neutralité.

En allemand, *Dasein* est un mot « neutre ». *Das Dasein*. Il a été construit par le philosophe pour nommer les « étants »

que nous sommes de la manière la plus générale et universelle possible : des jetés « là », dans le monde, dans l'histoire, dans l'époque, distincts des autres « étants » par la faculté de langage, par la pensée, par des structures que l'on peut analyser (le vivre-ensemble, l'être-pour-la-mort, etc.), dont la différence sexuelle ne fait pas partie.

Le neutre, explique Derrida, loin d'être négatif, constitue une puissance du langage pour la pensée. Le pronom interrogatif indéfini *Uter*², présent dans l'étymologie du mot *neutre* (*ne-uter*), pose la question du deux : lequel des deux ? *Ne-uter* est le pouvoir de ne pas choisir. Le pouvoir d'affirmer le ni l'un ni l'autre, d'abolir, de suspendre, de transcender le chiffre deux.

C'est pour des raisons comme celle-ci que je n'ai pas l'impression, quand je lis de la philosophie, de me confronter à une pensée « masculine », même si la philosophie est l'œuvre des hommes. Je partage le destin du *Dasein*. Je ne suis pas étrangère à son domaine sur terre. Le neutre n'est pas seulement une question de langue ou de grammaire. Que je lise le texte en allemand, en français ou en anglais, le terme *Dasein* m'inclut, je me l'approprie. Je suis *Dasein*.

Je n'ai pas toujours pensé ainsi. Sous l'influence de la sociologie, de la linguistique, de l'idéologie féministe, je me suis éloignée pendant trente ans de la philosophie en laquelle j'avais vu ma bouée de sauvetage dès que j'y avais été initiée. J'ai pensé que je n'aurais jamais ma place dans cette chasse gardée du discours patriarcal, la plus haute si l'on exclut la théologie. Des hommes philosophes m'ont paternellement conseillé de m'en aller et je suis partie, emportant pour bagage la « panoplie » de la « modernité », comme dit Derrida : « Tout est sexuel et tout est politique. »

5

Le monde dans lequel nous, *Daseins*, sommes « jetés », le monde anthropologique, est fait ainsi : il hiérarchise en effet la différence sexuelle en faveur de la domination masculine. L'inégalité est plus naturelle et plus concrète que l'égalité, malgré toutes les lois de symétrie, de géométrie et de mathématiques. Dans les paires oppositionnelles qui structurent la symbolique humaine, la droite et la gauche, l'endroit et l'envers, le jour et la nuit, le blanc et le noir, l'actif et le passif ne sont pas sur un pied d'égalité. En ce qui concerne le *Masculin/Féminin*, les deux tomes de l'ouvrage éponyme de Françoise Héritier établissent une preuve hors de tout doute raisonnable : incroyable est la diversité des moyens et des systèmes élaborés pour assurer la domination du masculin – lois d'exogamie, de mariage, de transmission ou d'héritage, échanges de cousines croisées ou de pères putatifs, rituels sexuels, religions révélées, ratiocinations infinies sur le chaud et le froid, le sec et l'humide, le sang et le sperme, le sang et le lait, le sperme et le lait, et, *last but not least*, le souffle et la matière, chez notre grand Aristote...

Dans un monde aussi solidement hiérarchisé, il faut craindre que #MoiAussi ne soit qu'une goutte de salive. Oui, l'effet de la force a été annulé, la pulsion dominée, la violence fustigée. Des choses qui se sont toujours faites ne peuvent

plus, apparemment, se faire. Le cadre qui régit les droits humains dans les sociétés occidentales existe. L'Histoire existe. Les mâles alphas ne peuvent plus comme Gengis Khan déposer leurs gènes dans le plus grand nombre de vagins possible. Dom Juan ne peut plus enlever et violer Elvire et puis lui rire au nez parce qu'elle le comprend et qu'elle l'aime, parce qu'elle reconnaît aussi en lui un libérateur du genre humain.

Le conflit reste ouvert, et la binarité homme/femme est loin d'être dissoute. La binarité, sauf en mathématiques, ne fonctionne pas à l'égalité. Les deux sexes traditionnels sont en guerre depuis longtemps et la guerre n'est pas finie. La guerre est binaire. Les humains ne l'aiment pas. Ils disent préférer la paix. Mais entre faiblesse et force, ils valorisent la force. Et la guerre est une épreuve de force, et la polémique est une guerre. Tel est le fonctionnement de la binarité.

6

Quand je rencontre mes amies philosophes, nous commençons par nous informer mutuellement de notre état de santé physique et mentale, de nos enfants et petits-enfants. Nous sommes des *ménopausées*, seul groupe de femmes à avoir jamais obtenu un brin de pouvoir dans une quelconque organisation sexuelle hiérarchisée, chez les Iroquois, semble-t-il. Nous avons pleinement vécu notre vie de femelles fécondes dotées de *sex-appeal* dans les années fastes que j'ai mentionnées plus haut, et ne parlons que plus librement de ce qui arrive aujourd'hui. Avec nos quatre fils et quatre filles adultes, nos onze petits-enfants, nos trois doctorats, respectivement en sociologie, en philosophie et en littérature, nous estimons couvrir un vaste champ de la vie humaine.

Pratiquer régulièrement ensemble, avec autant de plaisir et de facilité, deux discours aussi hétérogènes que le bavardage féminin et la spéculation postmétaphysique, sans jamais les mêler l'un à l'autre, comme on pratique deux langues, m'a amenée à me demander s'il n'y aurait pas une articulation souterraine entre notre passion pour la philosophie et notre vie d'aidantes invisibles. Relation d'opposition parfaitement binaire, bien entendu. Mais pourquoi disons-nous souvent que, sans la philo, nous ne savons pas ce que serait devenue la vie de chacune d'entre nous ? Que voulons-nous dire, que ne savons-nous pas dire, en disant cela ?

La « dernière philosophie » veut dépasser les binarités qui structurent et stérilisent la métaphysique occidentale – sujet/objet, actif/passif, corps/esprit –, non pas en détruisant un système ou en remplaçant un par un autre, mais en récapitulant l'histoire philosophique sous l'angle de ce qui a été oublié, impensé. Comment n'existerait-il pas une nappe phréatique reliant les culs-de-sac de « l'oubli de l'être », le sentiment d'échec de la « dernière philosophie » et l'existence, dans un tout autre monde (qui est pourtant le même monde humain), des femmes qui, à chaque génération, ne peuvent que constater amèrement que « la condition de la femme reste ce qu'elle est » ? Le plus bas et le plus haut se rejoindraient...

Ce qui cause notre infériorisation n'est-il pas justement notre « neutralité » ? Je parle ici de la neutralité utérine qui

abrite le développement de tout *Dasein* avant qu'un seul œil ou caméra ait visualisé et classé ses organes génitaux, lesquels ne sont pas encore différenciés, si je ne m'abuse. Le souci pour ce *Dasein*, quel que soit son sexe, est ce qu'on appelle « amour (maternel) ».

La femme est *Dasein*. Le *Dasein* a la possibilité de se reproduire. Dans ce processus, seul le corps de la femme peut donner naissance. Pourquoi un *Dasein* dont le corps donne naissance n'aurait-il pas, autant que celui dont le corps insémine, la capacité d'articuler la question des questions : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

Parce que, peut-être, le mot *contraception* est de champ sémantique très largement féminin et que le préfixe *contra* a gobé une partie du mot *conception*, particulièrement sujet à manipulation – souvenons-nous de l'Immaculée Conception. Si bien que nous n'avons toujours pas de pensée articulée, de langage construit pour penser la condition humaine dans son entier. Il manque une conception (« formation d'un concept dans l'esprit ») de la conception (« formation d'un nouvel être dans l'utérus maternel »).

Les femmes ont commencé à développer une pensée en ce sens³. Mais connaissant les bâillements et moqueries que suscite le mot (*maternité*) que j'aimerais écrire en le raturant, comme on le fait pour le mot *Être* chez certains philosophes, je m'arrête ici.

7

Les femmes ne sont pas les seules à se joindre à la quête récapitulative des philosophes. Les *Daseins* n'« entendent »-ils pas aussi, actuellement, la planète Terre leur enjoindre de repenser les fondements de la relation sujet/objet qui a mené au développement des techniques et activités qui y menacent leur séjour ?

Les femmes munies de la dignité et des droits du travail ne sont pas non plus les plus violentées par la pulsion mâle. Si l'on veut bien considérer le fait que la seule façon d'empêcher certains mâles de récidiver est la castration, physique ou chimique, on devra admettre que les hommes peuvent aussi être victimes de la testostérone. La nature n'est ni bien faite ni faite pour nous rendre heureux.

Nous vivons donc longtemps, très longtemps encore, dans un monde où l'égalité reste abstraite et précaire. Dans ce monde, aucun créneau ne peut être gagné sans profit. Et un *hashtag* (un croisillon, dit le traducteur) est un créneau. À partir de ce créneau, la parole des Circé harcelées en raison de leur désirabilité a transformé en porcs certains hommes bien ciblés. Mais d'innombrables autres porcs n'ont qu'à déboursier un peu d'argent pour faire ce que leur dictent leurs pulsions avec le corps des prostituées/prostitués. Hommages infinis à Nelly Arcan pour avoir écrit ce qu'elle a écrit à ce sujet.

Le *hashtag* est un créneau de la forteresse Internet, à l'intérieur de laquelle se pratique un usage non seulement binaire mais minimaliste et simpliste du langage. Dans cette forteresse, les sites les plus fréquentés sont occupés par la pornographie. Toute forteresse a ses pièges, et Internet est un piège à pulsions sexuelles dans lequel se font prendre

d'innombrables hommes – hier encore, tel grand médecin ontarien attrapé par la police sur un site pédophile... Internet abaisse les seuils de la volonté, sape le raisonnement et la réflexion, capture l'attention, engendre l'addiction. Il ne peut être le seul abri de la lutte des femmes.

8

Ici, au Québec, il faut ouvrir un sujet aussi riche sur une note encouragée. Peu de sociétés dans le monde et dans l'histoire ont, à ma connaissance, aussi bien intégré et défendent avec autant de force l'égalité entre hommes et femmes. L'Allemagne, peut-être, la Scandinavie ? Surtout pas les États-Unis, n'est-ce pas, ni l'Amérique latine, ni le Japon, ni l'Inde, ni le Moyen-Orient... Le Québec est un laboratoire d'égalité, un monde dans le monde, dans lequel les femmes comptent. Leur position doit plus que jamais les inciter au devoir de penser, devoir qu'elles prennent au sérieux depuis le 19^e siècle.

Virginia Woolf dit quelque part que la manière dont les hommes et les femmes agissent les uns envers les autres en société est forgée dans les familles. Machos, cyberprédateurs, hommes roses : aucun de ces types d'hommes n'a pu s'engendrer lui-même ni engendrer son semblable. Les femmes ont leur part. Tout violeur d'une femme est fils d'une femme.

Quand j'ai appris que la Voie lactée avait été nommée ainsi par analogie avec le jaillissement du lait maternel, je me souviens avoir pensé qu'un jaillissement aussi puissant était plutôt comparable à celui du liquide séminal. Ce que je veux dire par ce souvenir si personnel, c'est que si nous devons nous réjouir de toute victoire d'une femme sur la violence sexuelle, il faut chaque fois rappeler que, souterrainement, le lait et le sperme sont liés.

Les femmes connaissent dorénavant les causes et le fonctionnement de leur infériorisation. Après la période d'oubli caractérisée par la révolution sexuelle et l'avènement de la contraception, elles devront un jour revenir aux obscures grottes de la quotidienneté dans lesquelles la majorité des femmes de l'histoire et du monde actuel passent leur vie en aveugles inférieures – sous peine de reconduction de l'injustice. Selon Derrida, « tout le système de la différence sexuelle » est inséparable de « toute métaphysique ». L'avenir des femmes exige de penser leur existence dans sa généralité, dans sa neutralité, dans son humanité intégrale, et en ce sens la pensée postmétaphysique les requiert. ■

1. Jacques Derrida, « Différence sexuelle, différence ontologique », *Heidegger et la question*, Flammarion, coll. « Champs essais », 1990, p. 147.

2. Ne pas amalgamer, malgré leur proximité, le pronom indéfini *Uter, utra, utrum* et le nom *uterus*, « matrice ».

3. Julia Kristeva, Nancy Huston, Judith Schlanger, par exemple, et pour s'en tenir au domaine français.

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT

